

Mico Nissim, musicien des sphères emboîtées

Maurice Mourier

« Il est un air pour qui je donnerais... ». Une série d'airs plutôt, qu'il convient d'écouter en un lieu calme dans un grand fauteuil, le corps détendu certes légèrement, mais l'oreille au guet car les mélodies qui naissent et s'évaporent au piano, répétitives un peu à première audition - c'est là un compliment, comprendre « répétitives » au sens de Phil Glass, Carlos d'Alessio, Nino Rota, ces poètes qui parlent au cortex sensible en se passant d'intermédiaires verbaux – sont en fait subtilement savantes. Reprises, mais aussi ruptures en cascade, nettes et précises, dépourvues toutefois de brutalité, ayant l'immédiateté, le caractère souvent ingénu des rêves, non point ceux de nuit où il est rare qu'aucune trace de cauchemar n'affleure mais venant interrompre un temps les longues et puissantes rêveries éveillées, avant que l'aiguillage modificateur du rythme n'engage la ligne capricante des sons sur une autre voie.

Conversation avec les étoiles, Chanson des syrtes, Le vieux poète de La Nuit de l'Iguane sont autant de méditations courtes où Mico Nissim, piano solo, distille en une langue claire, pleine de retours et d'espèces de remords immédiatement effacés par des propositions nouvelles, une mélancolie essentielle,

douce en un sens (et une telle douceur serait planante si cette musique se présentait à nous facile et relâchée mais c'est tout le contraire, elle fonctionne sur l'envoûtement et, exigeante, refuse l'œcuménisme tiède des « ambiances » feutrées), riche en réalité en questions insolubles, en portes qui s'ouvrent sur le vide et ne se referment pas. « L'orchestre, dit Mico, est la falaise sur laquelle court l'instrumentiste, heureux de sentir le sol sous ses pieds. Mais le pianiste solitaire, privé de la falaise, se retrouve bientôt suspendu en l'air, comme un personnage de dessin animé.

Au commencement était le jazz

Le créateur des perles de ce collier dont chacun des titres possède un charme et une charge de mystère que le morceau ne déçoit pas (*Dénouer, Retrouvailles*, n'est-ce pas inattendu et, comme disait Barthes, « apéritif » ?) se présente d'abord à nos oreilles comme un pianiste et

comme un pianiste de jazz. C'est ainsi qu'il a commencé, voici plus de trente ans, le jour où il a décidé de renoncer à enseigner les mathématiques dans le secondaire (1974) pour se lancer en autodidacte dans la composition et, pour attendre plus commodément l'issue de son coup de tête (son père lui avait coupé les vivres), gagner sa vie en accompagnant au piano des chanteurs professionnels (Jacques Mahieux puis Sacha Distel, Font et Val, Brigitte Fontaine, quelques autres).



Photo Jean-Christophe Déhan © Jean-Christophe Déhan



Du piano, il en avait fait toute sa vie. Son père souhaitait pour lui une carrière moins aléatoire, et le jeune Mico avait complu à ce désir en obtenant un diplôme d'ingénieur de l'ENSM de Nantes (construction mécanique et aéronautique, 1969, il avait vingt-deux ans). Mais l'autorité paternelle n'était pas allée jusqu'à empêcher l'enfant de se livrer à sa véritable passion pour le piano, et cela pour une raison très particulière que l'adulte muet et austère ne devait révéler à son fils que beaucoup plus tard : au cours de ses vingt-quatre mois d'Auschwitz, M. Nissim avait constaté que la longévité des musiciens dépassait largement celle des autres déportés. Les SS étaient mélomanes, comme chacun sait, et d'ailleurs la musique n'adoucissait-elle pas les mœurs, comme le chantait déjà Guillaume Apollinaire mettant en scène, dans *Schinderhannes*, « toute la bande » des brigands, qui « pète et rit pendant le dîner / Puis s'attendrit à l'allemande, / Avant d'aller assassiner » ?

Mais Mico, né en 1947 deux ans après le retour du père et les retrouvailles de celui-ci avec la mère, cachée un an dans une cave à Nice, ne veut pas se contenter d'être un interprète de talent, très vite bien rémunéré. Sa vocation de musicien est d'écrire des

partitions, pas de jouer celles des autres ou de persévérer dans un métier d'arrangeur, même brillant.

Dès ses dix-sept ans, tout en poursuivant parallèlement études scientifiques et études de piano classique, il fonde son premier groupe

de jazz, en 1964, l'année même où sort *La Nuit de l'Iguane*, ce film de John Huston très librement adapté de Tennessee Williams où Cyril Delevanti incarne un inoubliable personnage de *has been* qui prétend être « le plus vieux poète au monde encore en exercice » et accomplit avant de mourir son dernier acte d'artiste libre : dicter un texte à sa fille.

Un voyage révélateur

Trois ans plus tard, à vingt ans, Mico récidive en créant un trio dans un club niçois, de jazz évidemment. Son avenir d'ingénieur théoriquement arrêté, il fête ce succès par un voyage à New York, afin d'y écouter les grands noms du jazz moderne et, par la grâce d'un de ces « hasards objectifs » qui s'offrent seulement aux « amoureux fervents » et aux « savants austères », entend jouer le même soir, dans un club de Harlem, Dizzie Gillespie et Miles Davies, en présence du vieux Louis Armstrong, qui disparaîtra en 1971. Au cours de ce séjour, habitant le merveilleux quartier juif de Manhattan, il aura l'agréable surprise de constater qu'aux questions posées dans la rue les passants, alertés par son accent, lui répondent en français, les émigrés d'Europe Centrale ayant conservé encore, à cette époque lointaine, de beaux restes des cultures côtoyées jadis ou naguère avant leur immersion dans le *melting pot*.

L'effet de ce voyage initiatique n'est cependant pas immédiatement décisif, bien qu'il produise peut-être, dans la voie toute tracée du métier, le premier décrochement : d'ingénieur potentiel à professeur de lycée, il y a

déjà comme un recul vers l'intérieur de soi-même, on perd en statut social ce que l'on gagne en liberté, mise à profit sans délai pour se perfectionner en piano (avec l'accompagnateur de Charles Trenet) et pour s'ouvrir à d'autres musiques (un an comme coopérant au Sénégal, aux sources anciennes du jazz).

Puis en 1974 (Mico a vingt-sept ans), le pas est sauté, définitivement. Suivent dix-sept années fort remplies (voyage au Brésil et découverte *in vivo* de rythmes encore mal connus, collaborations avec des cinéastes, des gens de théâtre dont François Marthouret, Roger Blin, Jean Benguigui, compositions musicales jointes à la série de livres-cassettes pour enfants joliment intitulée « Mille et une histoires au creux de l'oreille »). Mais surtout Mico Nissim, tout en menant la féconde carrière d'accompagnateur évoquée plus haut, élargit son expérience en intégrant l'Orchestre National de Jazz de Claude Barthélémy, avec lequel il va, comme pianiste, participer à deux saisons de tournées (1989-1991), ce qui le conduit « tout naturellement » au pupitre de chef, mutation accomplie au Festival Chorus Hauts de Seine juste à la fin de la période au milieu de laquelle je l'ai rencontré.

Il vivait alors pour la musique mais aussi de la musique, et cela depuis 1975, grâce soient toutefois rendues au système alors efficace des « intermittents du spectacle » ajoute-t-il avec lucidité.

Travailleur infatigable

C'était en 1984. Le cinéaste Gilles Capelle et moi travaillions à un court-métrage



de dix-huit minutes commandé par l'INSERM, c'est à dire par son directeur général Philippe Lazar. Gilles était depuis longtemps l'ami de Mico, qui écrivit pour nous la musique d'*Inserm Autoportrait*, puis l'enregistra en studio, mêlant son propre texte pianistique à des vagues successives de musique électronique avec une dextérité professionnelle qui me reste encore dans l'oreille et dans l'œil, car observer les mains d'un arrangeur habile flotter sur les consoles superposées d'une machine de taille imposante à laquelle on ne comprend goutte et qui néanmoins produit des sons miscibles entre eux et finit par produire une partition qui colle parfaitement à ce que le film veut dire (de l'éparpillement des expériences scientifiques individuelles surgit par coalescence une belle œuvre collective, chaque individu à sa paillasse contribuant à cette drôle de création commune en quoi se renouvelle la recherche médicale), eh bien ! c'est un spectacle en soi.

Je ne savais rien alors de Mico Nissim, j'expérimentais simplement à son contact combien l'extrême compétence peut s'accompagner d'une attitude détendue, presque ludique, comme si tout ce travail au clavier de quelque orgue monstrueux pour le profane était en fin de compte une jonglerie aimable avec les notes emboîchées en fils de mélodies « rythmique(s), extrêmement rythmique(s) » comme l'écrit Verlaine dans *La Nuit du Walpurgis classique*.

Ce que je ne savais surtout pas et ne pouvais soupçonner – je ne l'ai appris en fait qu'au cours de nos entretiens les plus récents –, c'est que

cette aisance laborieuse, cette souriante maîtrise étaient compensées, dans l'ombre du moi, par un tout autre travail, souterrain celui-là et qui, commencé alors depuis un an seulement, devait se poursuivre trois fois par semaine jusqu'en 2000 : dix-sept ans, ne recoupant pas exactement la longue plage de temps mentionnée précédemment, d'analyse freudienne classique qui se prolongera, l'épreuve enfin achevée, en cette auto-analyse que sont aujourd'hui pour Mico aussi bien la performance que l'écriture musicales.

Ultime métamorphose : depuis 1991 l'aventurier poursuit une trajectoire qu'il considère comme exclusivement « personnelle ». Il s'agit toujours – plus que jamais – de musique, puisqu'une fois découverte cette pulsion fondamentale (grâce au jazz, au lycée), une fois prise la décision irrévocable de devenir musicien (la musique étant, selon Borgès cité par Mico, « le seul art où le fond et la forme se confondent », la musique ou plutôt le récit musical, qui pour le musicien constitue une autobiographie en progrès sans les mots, offrant la seule vraie « porte de la liberté » selon une intuition apparue en pleine lumière pour Mico en 68), tout l'effort vital doit tendre désormais à affranchir peu à peu le créateur de ses appartenances. Et quelle chance a le musicien : contrairement au travail littéraire, au corps-à-corps du peintre avec son tableau, la musique, qui pourtant s'écrit aussi bien sur une île déserte avec un papier et un crayon, tout comme la page de roman, ne saurait exister sans les autres. L'interprète, l'orchestre, cette falaise

rassurante : on risque moins l'autisme ici qu'ailleurs !

Qu'est-ce que ça veut dire concrètement une « carrière personnelle » en musique ? Sans doute d'abord qu'on se donne les moyens de l'autonomie : c'est une formation originale, le *Mico Nissim Trio* (piano, basse, batterie) qui part en tournée en Amérique du Sud en 1991, auquel succède l'ensemble *Dodécaphonie* en 93, puis le *Trio Nissim/Aussanaire/Thémis* (piano, saxophone, clarinette) en 95. De même en 1998 Mico redevient enseignant mais de piano et ensemble jazz au Conservatoire de Saint-Cloud, poste qu'il occupe toujours puis, en 99, il fonde à Cergy l'harmonie *Le Vent se lève*, orchestre d'amateurs au nom significatif, en 2001 le groupe *Cinq Surs Cinq* (Jacques Bolognesi, Sébastien Boisseau, Jean Aussanaire, Jacques Mahieux sont les quatre autres), tout en enregistrant pièces pour piano et musique d'orchestre. Tout cela à la force du poignet, sans plus dépendre de personne, sauf des disciples et amis.

Et maintenant ? Ces deux dernières années, toujours à l'affût de sonorités inhabituelles, Mico s'est mis à écrire pour la trompette et le tuba en France et au Portugal, puis il a créé le groupe vocal des *Enchantés*, dont il compose les musiques et qu'il accompagne au piano sur les textes des poètes qu'il aime (Rutebeuf, Villon, Apollinaire, Max Jacob, Pessoa), puisque cet autodidacte en musique (il n'a jamais étudié ni l'harmonie, ni le contrepoint, ni l'orchestration) l'est aussi en littérature où son goût ne l'a pas poussé





seulement vers les « rithmailleurs », comme dit Marot, mais vers des prosateurs aussi différents que Jules Renard ou Borgès, cependant qu'il tentait (en vain) d'obtenir les droits d'adaptation du conte fantastique de Maurice Renard *La Cantatrice* ou du *Rivage des Syrtes* de Julien Gracq.

Du piano aux instruments à vent

Écoutons un de ses derniers disques, *6 heures du soir au paradis*, interprété par Eutépé, l'ensemble de trompettes de Paris avec la Musique des Gardiens de la Paix de la Préfecture de Police sous la direction de Philippe Ferro. Outre le morceau éponyme, fantaisie de 9'50 pour quintette de trompettes, *Une Histoire de la Main*, pour 5 trompettes et orchestre d'harmonie, propose une composition ambitieuse de 27'47 qui s'articule sur une série de mouvements parfois légèrement isolés par un silence, parfois directement enchaînés.

L'impression est d'abord déconcertante. Comme les deux textes musicaux de Mico Nissim sont précédés de deux autres morceaux dus au compositeur Jérôme Naulais qui utilise les cuivres comme l'oreille s'y attend, c'est à dire pour leur brillance, leur vivacité pétillante et leur éclat (il y a toujours, croit-on, quelque chose du « Soldat lève-toi » dans la trompette), la surprise immédiate vient ici du fait que la symphonie que nous entendons (je ne trouve pas mot plus adéquat) ne sonne presque jamais haut et clair mais gronde ou murmure dans des tonalités sourdes que viennent parfois

emporter loin d'inattendues réverbérations. Ce sont des mélancolies qui passent, sans flou ni pathos, à la manière des plaintes et des colères hautaines du *fado*, des confidences voilées qui ne disent rien de précis sur l'homme et le monde sinon que l'un comme l'autre sont irrémédiablement chargés d'un ressassement éternel (encore des reprises, des retours, des réminiscences, comme tout à l'heure au piano, mais rien de larmoyant, pas de soumission, de résignation, une espèce de lucidité sombre), d'une rumination qui suggère que Dieu n'existe pas ou que, s'il existe, il est méchant.

Et naturellement on se dit : imbécile que je suis, qui avais oublié que la trompette, stridente ou bouchée, sert par excellence dans le jazz à exprimer le monologue intérieur, aussi capable de moduler un désespoir sans cause clairement identifiable, ontologique si on veut, que le saxophone ténor.

C'est très beau *Une Histoire de la Main*, constamment narratif d'un malaise intérieur et pourtant apaisant, non point « languissant et funèbre » comme l'air que se remémorait Nerval mais lisse et pur, n'offrant à l'imagination facile de l'auditeur aucune vision convenue, pas d'éléments figuratifs, proche de l'abstraction lyrique d'un Miró (qui a inspiré Mico pianiste), ne laissant pas choir, pour un réemploi banalement sentimental, une seule once de son essentiel mystère.

Être juif : obligation et souffrance

Il y a de l'identité juive là-dessous, certainement, ce qui

ne veut pas dire du tout une aura mystique quelconque. Les parents de Mico Nissim, natifs de Salonique parlant le *ladino*, et émigrés dans le sud de la France pour ne point trop abandonner la lumière de la Méditerranée, bientôt plongés pourtant dans la nuit et le brouillard du crime avant d'en émerger par chance (s'il faut qualifier la condition juive, dit Mico, j'emploie le mot « calamité »), étaient athées. Sa mère, toujours vivante, l'est restée, lui n'a jamais été touché par aucune velléité religieuse, à moins qu'il ne faille considérer comme un avatar de celle-ci ce qu'il appelle le « sionisme romantique » qui le poussa, à dix-huit ans, à rejoindre un kibboutz en Israël puis, cette expérience s'étant révélée décevante, à envisager de se fixer aux États-Unis. « Israël, c'était la victoire de mon père, dit-il, le bleu du ciel et de la mer, *Exodus*¹. Mais c'est la musique qui m'a fait sortir du sionisme. Le judaïsme n'est pas mon affaire. Être juif, c'est une obligation, le reconnaître une grande souffrance. »

Comme il fallait s'y attendre, cette manière d'allergie, sans être aucunement superficielle, s'accompagne d'une imprégnation profonde par la culture juive et nous voilà paradoxalement ramenés à la musique et singulièrement au jazz.

Ainsi ne prendrai-je pas la remarque incidente de Mico (« Jazz et judaïsme sont frères. A l'origine du jazz, le swing. *Swing* signifie balancer. As-tu remarqué la façon dont les juifs religieux se

¹ Le film d'Otto Preminger, 1960, sur un scénario de Dalton Trumbo, d'après Léon Uris, musique Ernest Gold.

balancent en récitant le texte sacré ? Exactement comme les saxophonistes noirs ») pour une boutade d'humour judéo-espagnol. L'a fasciné aussi le fait que les seuls musiciens blancs qui se soient, aux Etats-Unis, intéressés d'assez près au jazz pour en devenir de grands praticiens (Benny Goodman, Mezz Mezzrow surtout, clarinet-tiste virtuose et auteur de *La Rage de vivre*, bible de tous les amateurs), ou au moins s'en inspirer avec plus ou moins de bonheur (George Gershwin) étaient juifs.

Une mélancolie sans échappatoire circule à travers tout le jazz et a largement débordé sur toutes ses métamorphoses jusqu'au rock inclus. Elle entre en conflit avec une vitalité frénétique qui manifeste le jaillissement d'un espoir insensé au sein même de la déréliction, contradiction explosive et féconde que nul n'a mieux incarnée (pour moi) que le pianiste Art Tatum. Désespérance et pulsion vitale ne se combinent-elles pas tout autant dans la culture juive, en des proportions diverses selon les cas ? Mais aux racines de cette culture, l'art du commentaire et du commentaire de commentaire ne se trouve-t-il pas constituer le moteur de l'appétit de recherche qui informe toute l'activité intellectuelle, philosophique, scientifique d'une pensée toujours en mouvement ?

Or, selon Mico, le jazz n'est qu'un commentaire musical permanent de thèmes que l'on reprend, modifie, enrichit, transforme, dissout avec une obstination dans le recommencement qui rappelle la Kabbale, sa couleur nostalgique reposant, en fin de compte, sur un réservoir limité de séquences sonores,

à partir desquelles les musiciens improvisent sans fin. Je lui laisse la responsabilité de ces spéculations que je trouve néanmoins passionnantes. Au reste, pour lui le jazz s'est arrêté, il a fini d'évoluer dans les années 70, devenu une sorte d'Histoire Sainte maintenue en survie précaire par le seul commentaire. La recherche répétitive aurait-elle, dans cette musique, cédé la place à une forme stérile de collage qu'il repère aisément dans le rap ? Et cette sclérose, dont un des symptômes n'est autre que la profusion de disques trop peu inventifs pour qu'on les écoute vraiment, affecte-t-elle le seul jazz ou ne vaudrait-elle pas, peu ou prou, pour toute la musique aujourd'hui en panne (provisoire sans doute) comme le reste de notre culture abusivement appelée « post-moderne » ?

Un je ne sais quel charme encore...

Sur des notes de *fado* nous abandonnons Mico Nissim, qui s'apprête à travailler à Chaillot avec Christian Colin pour *La Double inconstance*, une pièce faussement gaie de Marivaux, dont il a écrit la musique de scène. Demain il sera au Portugal où, à Alcobaca (célèbre pour son abbaye Santa Maria, à cent kilomètres au nord de la capitale) fut donné en 2005 le concert « Les couleurs de Mico Nissim » et créé *des fanfares étranges* pour tuba, piano et saxophones avec le tubiste Sergio Carolino.

Je l'imagine volontiers errant sur les bords du Tage à Lisbonne, la ville la plus poétique d'Europe (avec Prague, bien entendu). Le décor est celui d'un film de Raúl Ruiz ou du cinéaste lisboète

Manoel de Oliveira. L'intrigue, douce-amère comme il sied, traite sans réalisme excessif (mais les images sont nettes) de choses belles qui furent perdues et qu'on ne retrouvera pas. Ça n'est pas excessivement triste mais les tonalités sont plutôt crépusculaires, en tout cas étouffées. Une musique, s'égrène (c'est celle du film, Mico l'a écrite et il la joue au piano sur la toile de fond d'un orchestre aux timbres sourds). Il ne reste plus qu'à attendre que le charme opère, plus qu'à rester là immobile au creux de la ville poignante, tandis que le musicien conduit son aventure apparemment erratique dans les méandres du clavier, aventure d'associations libres comme on dit, de métaphores d'une vie rêvée. Les sphères des sons s'emboîtent sans trêve en harmonie comme celles de Ptolémée qui faisaient le monde si mécaniquement ordonné, mensonge délicieux miné toutefois par le fait que c'était un mensonge, précisément, et que tôt ou tard les mensonges, comme du reste la vie, finissent par s'écrouler.

On peut aussi ne rien imaginer et rester chez soi en flatant sa nostalgie de tout (de rien) à l'aide de disques.

Ceux-ci par exemple : *Victor is dancing* : Mico Nissim Quartet, distribution Les allumés du Jazz.

6 heures du soir au paradis : deux compositions de Mico Nissim interprétées par l'Eu-TéPé, comme ci-dessus, distribution Paris Musiques.

Et puis, pour le pur enchantement de la chambre close : *Mico Nissim piano solo* : Beca-bel Charlotte Records, distribution Night and Day. ■

